

Sans foi ni loi

7 heures 37

Je n'y comprends rien. Strictement rien. Soit je deviens folle, soit le monde entier vient de basculer dans la folie la plus démente. Alors que je suis dans ma chambre, occupée comme tous les matins à brosser mes longs cheveux soyeux, en chemise de nuit devant ma coiffeuse, je viens de percevoir un son étrange. Non, pas étrange, effrayant. Un grincement plutôt, ou un douloureux hurlement de machine, long, aigu, glaçant. Sûrement une défaillance quelconque de mon imagination car ce son bien trop énorme ne peut pas exister dans la réalité. Dans le silence feutré de ce petit matin de mars, il m'aura sans doute semblé démesuré en comparaison. D'ailleurs le calme revient au bout de quelques longues secondes. Déroutée, je cherche à me rassurer. J'ouvre les rideaux pour apercevoir le coin de la rue en bas de mon immeuble, et y trouver la cause de ce vacarme. Je scrute la demi-obscurité du jour naissant, et ... rien. Pas le « rien » de « rien d'anormal, tout va bien », non. Je ne vois absolument rien. Du tout. Et ce n'est pas un brouillard qui me cache la vue, l'air semble limpide, aérien. Ce n'est pas non plus une bâche de travaux sur la façade dont j'aurais oublié l'existence. Il n'y a simplement plus de « dehors », seulement un ciel vide de toute vie, et en bas un sol plat, gris, uniforme, qui le rejoint et se mêle à l'horizon infini. Un vertige immense m'envahit. Je repousse brusquement les battants de la fenêtre et recule de plusieurs pas. Je fais certainement un cauchemar. Ça m'arrive fréquemment depuis quelques temps, c'est le stress, je dois réussir à reprendre le contrôle. J'écarquille les yeux pour me réveiller, je bois un verre d'eau bien réel, je me rapproche de la fenêtre restée entrouverte. Et c'est à ce moment que le cri retentit.

A l'étage du dessus, une femme appelle au secours, apparemment terrifiée. Je ne sais pas quoi faire, complètement perdue dans une situation absurde qui me dépasse. Tétanisée, j'entends son appel désespéré, et je reste plantée là, incapable de réfléchir, incapable du moindre mouvement, incapable de comprendre qu'il y a peut-être un danger imminent et que je dois absolument réagir. Les minutes passent, et les cris décroissent peu à peu, remplacés par des sanglots impuissants. De mon côté, je reprends progressivement le pas sur mes pensées. Tout d'abord, il est évident que quelque chose de grave est arrivé. Le monde tel que je le connaissais jusque-là s'est évanoui, je ne sais pas dans quelles limites ni pour combien de temps. Je ne sais pas ce que sont devenus les autres, ceux qui m'entouraient, ceux qui vivaient dans mon immeuble, ma rue, ma ville. Et au-delà. Y'a-t-il seulement encore un au-delà ? Si je veux survivre à ce bouleversement, je vais devoir dépasser ma peur et me rendre compte par moi-même de ce qu'il me reste, de ceux qu'il me reste. Et me débrouiller pour m'échapper de ce piège infernal.

7 heures 52

Première étape, faire l'inventaire de la situation. L'immeuble semble isolé du reste du monde, par je ne sais par quel mystère. Je ne sais pas ce qu'est devenu le monde qui m'entourait, ou à l'inverse ce que je suis devenue. Il y a eu un bruit terrible, puis plus rien. Puis un cri. Je ne suis donc pas seule. Il venait de l'étage du dessus, sans doute la dame du 3D. Je ne la connais que de vue, comme d'ailleurs la plupart des occupants des 7 autres appartements, numérotés de 1 à 4 pour l'étage, et D ou G pour droite ou gauche. Simple, efficace. Et pratique pour se repérer. Mais je n'ai jamais appris les noms de mes co-résidents, les nommant intérieurement par leur matricule. « La dame du 3D » ou « la famille du 1G » n'ont pour moi jamais eu de nom, pas plus d'ailleurs que d'existence propre. Bonjour-bonsoir, un sourire ensommeillé le matin, il fait froid aujourd'hui, rien de plus depuis quatre ans que je vis ici. Il aura fallu un drame pour que je découvre à quel point je vis dans un monde individualiste. Enfin, peut-être que c'est seulement moi. Certains ont l'air de se

connaître entre eux et bavardent régulièrement dans le hall, entre les boîtes aux lettres et le local poubelles. Je n'ai jamais compris l'intérêt qu'ils y trouvaient, mais bon, c'est leur vie après tout. Mais il y a là-haut une dame en panique, alors je vais faire ma super-héroïne et voir si je peux lui parler. Et si ça se trouve, c'est elle qui va me rassurer, parce que je n'en mène pas large non plus.

8 heures 15

Habillée avec ce qui m'est tombé sous la main (un jean et petit pull bleu ciel à franges), coiffée d'une simple queue-de-cheval, je quitte mon appartement avec une boule au ventre, pour monter au 3D. Comme pour rajouter à mon angoisse, l'ascenseur ne fonctionne plus et l'afficheur des étages indique un mélange de chiffres et de lettres inédit. Je prends l'escalier sombre et étroit. Presque personne ne l'utilise, et la maintenance est réduite au minimum. Il manque l'ampoule du troisième étage et celle du premier, mais d'étroites fenêtres donnent un peu de clarté. J'y colle mon front pour vérifier : de ce côté aussi, du vide à l'infini...

Arrivée sur le palier, je prends un instant pour me ressaisir et me donner du courage. Cette femme a besoin d'aide, et je suis aussi perdue qu'elle. Mais elle sait peut-être quelque chose. Sur sa sonnette, je découvre son nom, J. Beaulieu. En effet, ça me parle, c'est le nom sur la boîte aux lettres au-dessus de la mienne. Nous ne nous y sommes jamais croisées. Enfin, je crois. A peine ais-je appuyé sur le bouton que des bruits de pas légers se font entendre derrière la porte, puis un murmure étouffé :

— Ça y est, c'est terminé ? demande la voix de femme, chevrotante.

— Bonjour Madame Beaulieu, je suis Solange, votre voisine du dessous. Je ne crois pas que ce soit terminé, et je n'ai aucune idée de ce qui se passe. Moi aussi, j'ai regardé dehors et j'ai peur. Vous allez bien ? Vous voulez bien m'ouvrir ? Nous pourrions réfléchir ensemble à ce qu'il faut faire.

— Ah, c'est vous, j'ai eu si peur, j'espérais les secours, sanglote-t-elle. Rentrez vite chez vous. Fermez les portes et les fenêtres. Le pire est devant nous, peut-être la fin du monde. Ou pire. Jean-Charles m'avait bien prévenue mais je n'ai rien voulu entendre. Pauvres de nous !

— Jean-Charles ?

— Mon chat, un angora. Depuis des jours, il tournait en rond dans l'appartement, il cherchait à sortir, le pauvre il n'a pas le droit il est malade. Il a miaulé toute la nuit sans raison. Je comprends maintenant, il m'avertissait du danger.

— Ecoutez, je vais aller voir aux autres étages pour voir si tout le monde va bien, et tenter de trouver une solution, vous voulez venir avec moi ? Est-ce qu'il y a quelqu'un que vous connaissez bien dans l'immeuble ?

— Je ne sortirai pas d'ici tant qu'on ne saura pas ce qu'il se passe. Vous avez vu dehors ? Tout a disparu ! Pire que la mort, il n'y a plus rien sur quoi pleurer ! Vous voulez subir le même sort ?

— Vous avez raison, c'est peut-être dangereux. Mais nous n'avons pas d'autre choix. Si nous restons enfermés chacun chez soi, nous sommes aussi tous condamnés à court terme. Nous devons collaborer pour comprendre la situation et trouver des solutions.

Un long silence de l'autre côté de la porte. Puis un soupir, et le bruit léger de griffes contre le panneau de bois. Un murmure. Un temps... puis un déclic, et la porte s'ouvre sur une femme blonde et pâle au visage ravagé par les larmes, la quarantaine mais l'air pourtant déjà usée par les soucis de la vie. Sa tenue négligée laisse apercevoir un corps qui a abdiqué, vaincu. Elle attrape un châle et me rejoint dans le couloir. Sans une parole, elle acquiesce, et accepte de me suivre. Parler rendrait sans doute les choses trop réelles et raviverait la panique qui la guette. Ses yeux fatigués me disent qu'elle s'en remet à moi. Direction la porte de gauche, et je n'ai aucune idée de qui vit là.

8 heures 30

Madame Beaulieu m'arrête d'un geste alors que je m'apprête à sonner.

— Il n'est pas là, me confie-t-elle. Bertrand travaille de nuit sur des chantiers, depuis sa séparation avec sa femme. C'est tout ce qu'il a trouvé pour pouvoir continuer à accueillir sa petite Margot un week-end sur deux. C'est dur, mais il est courageux. Sa petite est son rayon de soleil, c'est elle qui le fait tenir. C'est comme moi, si je n'avais pas Bernard, il y a bien longtemps que...

— Savez-vous à quelle heure il a l'habitude de rentrer ?

— Vers 9 heures, 9 heures et demie... il travaille loin. Pourquoi ? ça ne change rien, nous devons nous débrouiller sans lui, voilà tout.

— Vous ne comprenez pas ? S'il est dehors, il va peut-être chercher un moyen de revenir, d'accéder à l'immeuble. De l'extérieur !

— Ou bien il a disparu avec le reste, ce qui est plus que probable. Pauvre homme, il ne méritait pas ça, se lamente-t-elle.

Elle se remet à pleurer, doucement, comme dans un profond désespoir qui ne peut plus être contenu et qui s'écoule hors du corps, faute de place.

— Ecoutez, madame Beaulieu, je ...

— Jeanne, m'interrompt-elle.

— Jeanne, si nous devons nous entraider pour résoudre ensemble cette énigme, nous ne pouvons pas nous tirer une balle dans le pied en étant défaitistes. Nous avons l'obligation de réussir, et nous devons nous en donner les moyens. Si vous vous en sentez le courage, allez chercher ceux du quatrième, je m'occupe de ceux du premier et de mes voisins de palier. Retrouvons-nous tous d'ici une demi-heure dans le hall. En bas, nous aurons de la place pour parler et prendre des décisions.

— Oh non, je ne pourrai jamais rester dans le hall plus d'une seconde. Toute cette étendue grise et vide à travers les portes vitrées, sous mes yeux... rien que d'y penser, je préfère rentrer chez moi, tirer les rideaux et ne plus entendre parler de tout ça.

— OK, très bien, avez-vous une autre idée ? Pouvons-nous venir chez vous ? Chez moi c'est bien trop petit pour recevoir plus de trois personnes à la fois. »

Jeanne lève lentement les yeux au plafond, elle semble réfléchir, évaluer. Elle reprend contenance peu à peu et annonce :

— Au quatrième, il y a un espace assez grand sur le palier, sous un puits de lumière. Comme les deux appartements sont des studios comme le vôtre, ça a laissé de la place. Il devait s'agir au départ d'une sorte de salon collectif, mais personne n'y va jamais. Il y a un canapé et quelques fauteuils. »

Je me rends compte que je n'ai jamais exploré mon propre immeuble, que je n'ai jamais mis les pieds au dernier étage. J'ignore tout du lieu où je vis, son organisation, ses habitants, son histoire et ses petits secrets. Et les autres, que savent-ils de ma vie ? A quel point ont-ils pu deviner les miens, de secrets ? Je replace une mèche derrière mon oreille et approuve, sans trahir mon ignorance.

— Parfait. Je vous y rejoins vers 9 heures, avec le plus de monde possible. J'espère que nous trouverons ensemble des informations, des idées, qu'un miracle va jaillir pour nous sortir de là.

— Oui, il faudra au moins ça, répond-elle pour elle-même d'un ton lugubre.

8 heures 58

En effet, il y a bien un espace « salon » au quatrième, c'est incroyable que je ne l'aie pas découvert avant. Il me semble qu'il y aura toujours un « avant » et un « après » tant tous mes repères, ma vision de la vie et mes relations aux autres s'en trouvent bouleversés. Je n'ai pas l'habitude d'aller spontanément voir quelqu'un pour lui proposer mon aide. Ce n'est pas du tout mon tempérament de prendre des décisions énergiques, de donner des directives et d'être suivie. Pourtant c'est ce que je viens de faire. Le « avant » n'était pas très ouvert. Le « après », je l'espère, tout simplement...

Les premiers arrivés sont déjà assis dans les fauteuils et attendent l'heure dite en évitant de se regarder ; les suivants s'installent comme ils peuvent sur le canapé, en gardant leurs distances autant que possible. Une tension très palpable encombre l'atmosphère. Madame Beaulieu pleure silencieusement, complètement dépassée. Un couple entre deux âges à l'air guindé jette des regards effarés, muets, sous le choc. Je préfère rester debout, je me sens plus libre ainsi, comme si un danger me guettait, et que je devais être capable de m'enfuir facilement. Je me demande si les personnes face à moi ont cette même sensation d'être pris au piège d'un péril inconnu, menacés. Comment vivent-ils cette expérience ? Sur les visages, je vois de l'inquiétude, un peu d'espoir, de la tranquille assurance, une tentative de courage mal assumée, de la gêne, un cocktail d'émotions contradictoires réunies dans ces 9 mètres carrés mal aérés.

La porte du studio de droite s'ouvre et un grand jeune homme brun, l'air encore mal réveillé et quelque peu ébahi en sort, puis il parcourt tout le palier des yeux, semblant chercher quelque chose. Apparemment déçu, il laisse sa porte ouverte et rejoint notre groupe d'une démarche décidée.

— Bonjour, veuillez m'excuser, dit-il, j'ai eu du mal à croire à toute cette histoire, et il m'a fallu un peu de temps pour percuter. Tout disparu. Incroyable. Je me demande comment ils ont fait. Tout le monde est là, je suis le dernier ? J'ai sans doute été le dernier au courant, alors c'est normal, finalement.

Il jette un regard circulaire et reprend :

— Donc nous ne sommes que sept dans cette galère. C'est bien ça, madame Rolland, vous validez ?

— Bonjour Idriss, répond l'intéressée, une petite femme replette et avenante. C'est ça. Nous sommes sept, jusqu'à preuve du contraire, puisque l'autre studio de cet étage est inoccupé. Peut-être devrions-nous nous présenter rapidement, au cas où certains ne se connaîtraient pas. Et si chacun peut exposer rapidement ce qu'il a vu, entendu ou ce qu'il sait de... disons... notre problème, nous y verrons peut-être plus clair. Il y a forcément une explication rationnelle, même si elle nous échappe pour l'instant. Je commence. Je suis Irène Rolland, j'habite au deuxième gauche avec mon mari Philippe. Nous sommes tous les deux retraités depuis peu, et la plupart d'entre vous nous ont déjà rencontrés, j'aime tellement discuter avec tout le monde. Il faut dire que ça m'occupe. Enfin, je me serais bien passée de cette réunion. Vous aurez remarqué que les Fleury ne sont pas là, et tant mieux pour eux, ils sont partis en Normandie il y a deux jours pour des petites vacances avec les enfants, ils les ont bien méritées. Personne n'ignore qu'ils tiennent la supérette du rez-de-chaussée, bien sûr ?

Elle se tait un instant, puis reprend en direction de son mari :

— Tu vois quelque chose à ajouter, Philippe ?

— Non, rien, soupire le petit homme à sa gauche. Je suis désolé que nous devions tous nous présenter dans ces circonstances effroyables. J'espère que nous arriverons à nous revoir dans un contexte plus agréable. Car tout ceci aura bientôt une fin. J'espère... »

Incapable de finir sa phrase, il observe un détail invisible de ses chaussures et se tait. Les regards convergent alors vers moi, je me lance :

— Je m'appelle Solange Farges, je vis au deuxième droite, en face de chez monsieur et madame Rolland. Et, nous avons rarement échangé plus qu'un bonjour de temps en temps, je m'en rends compte maintenant. Il y a même ici des visages que je n'ai jamais croisés. Quand j'ai entendu crier madame Beaulieu, je suis montée l'aider, nous nous connaissons depuis moins d'une heure. Je travaille pour Maître Darphin, le notaire au bout de la rue, et je suis ici depuis quatre ans environ. Ce matin, j'ai surtout entendu un bruit surnaturel, grinçant et puissant. Et quand je suis allée voir à la fenêtre... eh bien vous savez tous ce que j'ai vu. Ou plutôt ce que je n'ai pas vu, ajoute-je alors que ma voix se brise.

Je dois faire une pause pour me maîtriser, car le souvenir de cette image traumatisante me fait encore trembler.

— Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, reprends-je d'une voix à peine plus assurée. Ni où nous nous trouvons maintenant, ni où se trouve le reste du monde, ni même s'il y a encore un reste du monde... c'est beaucoup trop vertigineux. Je suis désolée, je ne sais pas grand-chose, je n'ai rien à vous apprendre, j'ai juste eu l'idée de rassembler tous ceux qu'on pourrait trouver... Je me sens si impuissante !

— En effet, nous le sommes tous, face à des événements qui nous dépassent, répond le grand homme sec aux lunettes écaille, assis bien droit sur le canapé, en fixant sa femme du regard. Car qui peut influencer sur ce qui a été choisi pour nous ? Je me présente à mon tour, je suis Marc-Emmanuel Chevillet, propriétaire du premier étage droite. Quand je disais que cet immeuble partait à vau-l'eau, je ne m'étais pas trompé, n'est-ce pas chérie ? Pour notre part, nous n'avons rien entendu du tout, nous dormons tous avec des bouchons d'oreilles, car l'isolation est insuffisante et nous entendons tous les bruits de la rue, au premier. C'est notre fils Nathan qui est venu nous trouver pour ...

— Votre fils est là ? interrompt madame Rolland. Nous sommes donc huit en tout ? et vous l'avez laissé tout seul en bas ?

— Tout à fait, et je compte bien l'y laisser jusqu'à ce que la situation soit réglée, répond l'homme d'un ton glacial. Je disais donc qu'il est venu se plaindre que sa télé ne fonctionnait plus. Il la regarde toujours le matin en se préparant pour le collège. Nous étions à peine levés, Domitille et moi. Je lui ai conseillé d'appeler sa sœur, cette télé lui appartenait autrefois. Eh bien le téléphone ne fonctionnait pas non plus. Ni radio, ni internet, ni quoi que ce soit qui nous permette de communiquer ou de recevoir. Nous avons pensé à une grosse panne dans le quartier, mais quand nous avons ouvert les volets... nous avons compris que c'était plus grave.

Un long silence accueille cette remarque. En effet, on ne pourrait le dire plus simplement et plus clairement. C'est grave. Le mot paraît banal mais il est lourd de sens, de conséquences. Je pense que chacun en a conscience, et mettre des mots sur notre situation la rend plus dramatique encore. Un grand écart se creuse entre ce que je vis en apparence et ce que je ressens au plus profond. Nous sommes là à faire tranquillement connaissance, il ne nous manquerait plus qu'une petite tasse de thé pour parfaire le tableau, mais au fond de moi c'est le chaos, je suis terrifiée et complètement perdue, mais j'ai envie d'agir et je me découvre des forces nouvelles, insoupçonnées. Ce qui n'est pas le cas de Jeanne Beaulieu, qui prend enfin la parole.

— Pour ceux qui me connaissent peu, je suis la locataire du troisième droite. Vous pouvez m'appeler Jeanne, je préfère. Je n'ai pas grand-chose à ajouter, j'ai moi aussi entendu le son strident, puis j'ai regardé dehors, comme Solange. Le seul détail que je peux apporter, c'est que Jean-Charles (mon chat, précise-t-elle avec un regard appuyé dans ma direction) avait apparemment conscience d'un changement, d'un danger, et cherchait à me le faire savoir depuis plusieurs jours. Je n'ai pas su le comprendre, mais comment aurais-je pu imaginer... ce genre de chose ? Je suis si désolée de n'avoir pas réagi lorsqu'il était encore temps ! Oh, je me sens si coupable !

— Personne ne vous en veut de ne pas avoir pu deviner l'inconcevable, la coupe madame Rolland avant qu'elle ne s'effondre à nouveau en larmes. D'ailleurs je me rends compte que j'ai oublié de vous raconter ce que nous savons de notre côté. Tu veux en parler, Philippe ?

— Je ne sais pas si quelqu'un va me croire, répond-il. Je ne comprends rien moi-même à ce qui s'est passé. Je ne suis même pas sûr de pouvoir vous l'expliquer clairement. Voilà. Ce matin, j'ai voulu sortir le chien pour ses besoins, comme d'habitude. Quand j'étais encore dans l'entrée en train de le préparer il a levé la tête d'un air surpris, et juste après nous avons entendu le bruit. Nous avons pensé à un problème électrique, parce qu'au même moment les lumières ont clignoté, et puis tout est redevenu normal. Je suis descendu avec le chien. J'ai traversé le hall. Je n'ai pas vraiment regardé dehors, je fais le même circuit tous les matins depuis des années, alors on ne fait plus attention, vous savez. Et quand j'ai voulu sortir, j'ai vu tout ce vide, tout ce gris. J'ai voulu aller dehors, me rendre compte, et la porte... je ne sais pas comment décrire ça... quand je la poussais, elle semblait... comme aspirée par le vide, j'ai eu peur de me faire avaler en même temps qu'elle, vous comprenez ? Et en même temps je ne pouvais pas l'ouvrir, elle avait l'air

soudée au montant, je ne sais pas... Ce n'est pas normal, c'est sûr, il y a quelque chose de surnaturel là-dedans.

— Voyons, monsieur Rolland, le surnaturel n'existe pas, lui répond madame Chevillet, avec une fermeté surprenante pour cette femme délicate et discrète. Il y a forcément une explication rationnelle, même si nous avons du mal à l'envisager pour le moment. Demandons donc à notre... ami étudiant ce qu'il en pense, s'il a eu le temps de se remettre de ses émotions, peut-être ?

Tous les regards se tournent vers Idriss, le jeune locataire du dernier étage. Debout face au canapé, il dégage une force tranquille, maître de lui. Comme si tout ceci n'était qu'un jeu.

— Oh, j'ai bien une petite idée sur la question, mais je ne veux pas encore en dire plus, il faut que je vérifie certains détails avant d'en être sûr. Ensuite je vous dévoilerai ma théorie, et elle devrait en soulager plus d'un. Mais d'autres n'aimeront probablement pas trop ce procédé. En tout cas, je confirme que les réseaux ne fonctionnent plus, j'ai essayé de joindre ma copine et tout est mort.

— Attention aux mots que vous utilisez, Idriss, chuchote Jeanne, les mots ont un sens, et ce que vous suggérez est effrayant. Et si, justement, tout était mort autour de nous ? reprend-elle d'un ton plaintif. Si nous étions les seuls survivants d'un cataclysme mondial ? Si nous ne devons plus compter que sur nous-même pour survivre, dans un vide infini, prisonniers de cet immeuble ? Sans ressources... Qu'est-ce que nous allons faire ? Oh, si seulement nous savions au moins ce qui se passe !

— Justement, me surpris-je alors à répondre. Nous n'avons pas le moindre indice, à part ce bruit que nous avons entendu. Et encore, pas tous. Rien de concret pour nous permettre d'agir. Je crois qu'en l'absence de réponse matérielle, il s'agit d'un problème immatériel. Ou bien le monde s'est dématérialisé autour de nous, ou nous sommes sortis de la dimension sensible de notre univers. Nous devons trouver comment y retourner. Il faut que chacun de nous réfléchisse à chaque petit geste, chaque petit mot qu'il a pu dire ou faire depuis hier soir, qui aurait pu provoquer cette catastrophe.

Je m'étonne moi-même en proférant ces paroles, car je ne suis pas du tout du genre à croire aux théories perchées de ceux que je prends pour des charlatans, mais j'avoue que là, je ne trouve pas d'autre solution qu'une explication « quantique », un univers parallèle dans lequel nous sommes coincés. Ma remarque déclenche alors une tempête d'avis contradictoires, fusant de tous côtés. Chacun décide maintenant de proposer sa propre explication, et les idées fusent et se croisent, rivalisant d'arguments, et c'est à qui arrivera à se faire entendre. Tous les genres défilent sans transition et sans point commun. Pour les Chevillet, c'est une punition divine en châtiment d'une faute grave commise par l'un de nous (et ils ont leur idée sur son identité, suivez mon regard). Pour Irène Rolland, il s'agit d'un phénomène météo extrême. Philippe, son mari, se garde de la contredire mais on sent qu'il n'est pas convaincu. Il écoute Jeanne Beaulieu exposer son plan d'évasion en suivant Jean-Charles, pour échapper à la fin du monde. Elle prétend que l'instinct sauvera tous ceux qui auront l'intelligence de renier leur suprématie humaine et de retrouver leur nature féline... Dans ce florilège d'explications fantaisistes, je ne détone pas trop avec ma théorie de quatrième dimension, elle passe presque inaperçue. Le seul à ne pas avoir rejoint notre cacophonie est Idriss, qui observe nos échanges avec un intérêt détaché. Lorsque le niveau sonore redescend enfin, il prend la parole.

9 heures 42

— Je crois qu'il est temps d'arrêter de discuter et de passer à l'action. Nous avons un problème, et quelle que soit sa source nous devons le régler.

— Et que comptez-vous faire ? Un tour de magie ? demande monsieur Chevillet, hargneux.

— Pourquoi me parlez-vous sur ce ton, il y a un souci ? Vous croyez que je n'ai pas remarqué votre petit manège, vos regards et vos sous-entendus ? Je vis dans cet immeuble comme vous, j'y suis piégé comme vous avec tous les autres, et je compte bien en sortir. Et que cela vous plaise

ou pas, nous allons trouver ensemble la clé de l'énigme. Bien sûr, ce sera plus facile si certains ne me mettent pas des bâtons dans les roues sous prétexte que je ne leur plais pas.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? explose Marc-Emmanuel Chevillet, en se levant pour faire face à Idriss.

— Vous savez très bien ce que j'insinue. La couleur de ma peau, mon nom, ma présence vous hérissent. Vous avez peut-être un problème avec les Marocains ? Ça ne sonne pas assez français pour vous, Idriss Alami ? Ça fait des mois que vous me regardez de travers, j'en ai assez ! Je suis né en France, je suis étudiant en Master d'acoustique en France, mes parents et mes grands-parents sont français, si c'est le seul critère qui compte pour vous ça devrait suffire pour accepter de m'écouter, non ? J'ai une idée plausible de ce qui se passe. J'ai besoin d'aide pour la valider. Pendant que vous discutiez j'ai aussi réfléchi aux mesures d'urgence à prendre pour organiser notre survie, du moins dans un premier temps. Alors ne venez pas perdre notre temps avec vos problèmes de racisme qui ne concernent que vous.

Estomaqué, monsieur Chevillet reste bouche bée quelques instants, et madame Chevillet ouvre des grands yeux en se plaquant la main sur la bouche. On dirait un film de cinéma muet. Si l'instant n'était pas si grave, on aurait pu en sourire, mais chacun reste figé, dans l'attente de la réponse du propriétaire du premier. Le visage rouge, puis blafard, il cherche ses mots, son air, et répond d'un air outragé :

— Ce ne serait pas plutôt vous qui auriez un problème avec les catholiques ? Vous vous efforcez de nous ressembler pour mieux vous fondre dans le décor, puis insidieusement vous remplacez nos coutumes, notre langue, notre religion par les vôtres.

— Si ça peut changer quelque chose pour vous, je ne suis pas un musulman pratiquant, répond Idriss, lassé de ces arguments désespérants mille fois entendus. Il reprend :

— Et je ne pense pas avoir personnellement changé quoi que ce soit à vos habitudes, alors laissez-nous revenir à notre sujet, qui est un vrai sujet, et laissez-moi le droit de le gérer, puisque j'ai des choses à proposer.

— Je n'ai certainement pas de leçons à recevoir d'un jeune blanc-bec insolent, qui a la moitié de mon âge ! Et je ne pense pas que vous soyez en mesure de nous sortir de là. Vous n'avez même pas eu le courage de nous dire ce à quoi vous pensez, vous ne devez pas y croire tant que ça à votre « idée ». Mais vous avez raison sur un point, nous devons désigner un chef pour prendre les choses en mains, quelqu'un qui a la tête sur les épaules et saura comprendre et agir pour calmer les forces qui nous ont placés là. Alors votons. Vous verrez bien à qui va la confiance, dans cet immeuble.

9 heures 48

La violente altercation entre Idriss et Marc-Emmanuel nous a tous laissés muets, dans l'attente du dénouement. Nous avons suivi l'échange sans un mot, conscients que de son issue dépendra la cohésion de notre groupe. Je trouve que la proposition de voter pour un leader est pertinente, elle nous permettra d'avancer, car nous voilà réunis à discuter depuis près d'une heure et aucune décision n'a encore été prise.

— Parfait, dit madame Rolland, si tout le monde est d'accord, nous allons voter à main levée pour gagner du temps. Quelqu'un d'autre veut-il se présenter ?

S'ensuit un grognement général d'approbation, puis les yeux se tournent dans un bel ensemble vers la moquette tachée du quatrième étage, sauf Idriss et monsieur Chevillet qui se toisent toujours du regard.

— Alors allons-y. Qui vote pour Idriss Alami ?

Quatre mains se lèvent : la mienne, celle d'Idriss, celle de Jeanne Beaulieu, puis, discrètement, celle de monsieur Rolland. Il n'a pas l'air d'assumer son vote totalement, mais sa main est bel et bien levée, et Madame Rolland constate, l'air pincé :

- Quatre voix pour Idriss Alami. Qui s'abstient ?

Aucune main ne se lève.

- Qui vote pour Marc-Emmanuel Chevillet ?

Trois mains se lèvent, conclusion logique des votes précédents : celles de monsieur et madame Chevillet et celle d'Irène Rolland. Sûre de la victoire de son mari, Domitille Chevillet se lève et s'insurge : selon elle, ce vote n'est pas acceptable, car certains ont peut-être ressenti une pression pour voter d'un côté... ou de l'autre. Elle exige un second tour à bulletins secrets. Une telle mauvaise foi me révolte, mais pour calmer les tensions, nous acceptons tous, et Idriss va chercher le nécessaire. Deuxième tour, deuxième résultat : Idriss Alimi, cinq voix contre deux.

Monsieur Chevillet, blessé dans son amour-propre, préfère rentrer chez lui, prétextant aller voir si Nathan va bien. Il part en lançant un « débrouillez-vous » hautain, veut prendre l'ascenseur, se souvient qu'il ne fonctionne plus, se dirige vers l'escalier en grommelant. Déseparée, madame Chevillet hésite, fait un pas, puis se ravise et se rassoit dans son fauteuil. Autant rester pour surveiller ce qui se passe, plutôt que s'isoler et laisser faire n'importe quoi, semble-t-elle penser.

9 heures 48

— Je suis désolé de m'être laissé emporter, commence Idriss, mais il fallait que la situation se clarifie entre ce monsieur et moi. Je ne peux pas accepter d'être regardé de haut comme si j'étais un intrus indésirable. C'est dommage que ça se soit fini comme ça, mais le mal est fait, et nous revoilà à notre situation initiale. Je vais vous dire ce que j'en pense. Selon moi, nous sommes victimes d'un coup médiatique extrêmement bien monté. Par des moyens techniques que j'ignore, une chaîne de télé est parvenue à nous couper totalement du monde, et nous filme en permanence pour alimenter une émission de télé-réalité d'un nouveau genre. Nous sommes observés, scrutés pour savoir comment nos relations vont évoluer, comment nous allons nous organiser dans ce nouvel ordre des choses où les règles habituelles sont abolies, où nous allons devoir lutter pour survivre, livrés à nous-mêmes. Un western moderne en quelque sorte. Un jeu cruel, déjà révélateur de nos petites bassesses.

Je ne me serais jamais attendue à ça. Son idée de génie, c'est que nous sommes au cœur d'un Koh-Lanta urbain ! Après tout, ce n'est pas plus ahurissant que les autres propositions que nous avons faites. Et ça a le mérite d'être rassurant. Nous devons être ingénieux pour réussir, mais en cas d'échec, j'imagine qu'on ne nous laissera pas mourir. Je me raccroche donc à cet espoir qu'Idriss nous offre de retrouver le monde normal dès la fin de l'épreuve. Il prend son rôle de chef au sérieux et continue son discours inaugural :

— Pour sortir d'ici, nous devons résoudre trois problèmes majeurs. D'abord valider ou invalider mon hypothèse. Pour cela il va falloir sonder le moindre recoin de cet immeuble pour trouver des indices : micros, caméras, quelque chose d'inhabituel qui aurait été installé à notre insu. Dans le même temps, organiser une surveillance du monde extérieur. Car si mon idée n'est pas la bonne nous devons être alertés en cas d'évolution de la situation. Ensuite, et ce n'est pas anodin, il va falloir régler la question de nos ressources. Nous devons manger pour vivre, et notre approvisionnement se limite strictement à ce que contient cet immeuble. Il n'y aura pas d'apport extérieur. Nous allons donc faire l'inventaire de ce que chacun possède, et établir un partage équitable. Tout le monde est d'accord ?

— Je suis d'accord pour les deux premiers points, mais pas pour le dernier, déclare Madame Rolland. Pourquoi ceux qui sont prévoyants et ont des réserves devraient-ils nourrir ceux dont le frigo est à moitié vide ? Ce n'est pas juste. De toutes façons c'est toujours comme ça. Quand on sait se prendre en charge, on est toujours obligé de secourir ceux qui ne pensent qu'à eux. La cigale et la fourmi, ça vous dit quelque chose ? Eh bien je n'ai pas envie de devoir donner les conserves que j'ai faites moi-même en vue de l'hiver. Je paie des impôts, c'est fait pour ça, non ?

— Vous ne comprenez pas, Irène, intervient alors Jeanne. Tout ce que nous connaissions n'a plus cours. Les impôts, la propriété, les règles de notre société, tout ça a disparu avec le monde autour de nous. Nous devons nous adapter et nous entraider pour survivre.

— J'ai peut-être une idée, ajoute timidement monsieur Rolland. Vous savez que les Fleury, du premier étage, possèdent l'épicerie du rez-de-chaussée. En leur absence, nous gardons les clés

de leur appartement, qui communique directement avec leur boutique. Nous pourrions ... nous servir... cela nous permettrait de tenir pendant des jours...

— Hors de question de voler notre nourriture, je n'ai pas été élevée comme cela ! m'écrie-je immédiatement, choquée.

— Mais dans notre cas, c'est une question de survie, non ? me répond Idriss. Et puis nous venons d'admettre que les règles ne comptent plus, nous repartons de zéro. Qui accepte que toute la nourriture disponible soit partagée entre tous ? Une solution serait de cuisiner des repas communs, pour une égalité absolue.

— Un genre de système communiste, alors ? demande Domitille Chevillet, inquiète.

— Non, pas vraiment, peut-être pourrions-nous dire « communautaire », répond Jeanne.

Madame Rolland grommelle puis finit par céder. Seule contre tous, elle n'aurait pas pu protéger ses précieuses conserves, de toutes façons.

11 heures 36

Nous avons passé le restant de la matinée à constituer les équipes, résoudre les problèmes mineurs et majeurs qui se posent à nous, trouver la cachette de la clé de la supérette chez les Fleury (SOUS un vase du salon, dont le socle est creux !), décider du programme de la journée, le tout sous la houlette d'Idriss qui tient parfaitement son rôle de leader. Ouvert aux propositions, à l'écoute des suggestions et des doutes de chacun, il est parvenu à s'imposer comme capitaine des opérations avec naturel.

Marc-Emmanuel a fait son retour parmi nous, sans vraiment faire profil bas mais en évitant de se retrouver dans la même équipe que sa femme (pour son amour-propre) et que son jeune rival (pour ses nerfs). Dans l'ensemble, la coopération entre nous tous fonctionne. Pour les deux prochaines heures, je fais partie de l'équipe de surveillance, avec Domitille. Nous sommes plantées dans le hall, les yeux rivés sur l'hypnotisante immensité grise. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire et tentons d'échanger quelques banalités de temps en temps. Idriss et les Rolland sont partis sonder les murs, Jeanne et Monsieur Chevillet préparent notre premier repas commun dans la cuisine de ce dernier (avec des denrées fournies par plusieurs d'entre nous). Domitille se souvient alors d'un conseil à donner à son mari à propos de la cuisson des lentilles. Elle se lève et s'approche du bloc des interphones pour pouvoir lui parler sans quitter le hall. Elle appuie sur le bouton tout en m'expliquant comme la sauge est bénéfique pour la digestion lors de la cuisson des féculents, et ...

— Bonjour ? répond une voix de femme

Surprise, Domitille recule de deux pas et demande :

— Mais... qui êtes-vous ? C'est toi, Nathan ?

— Il n'y pas de Nathan ici, vous êtes chez la famille Fleury. Vous êtes sans doute à la mauvaise adresse. Bonne journée !

Abasourdie, Madame Chevillet s'écrie :

— Attendez ! Vous êtes madame Fleury ??? Vous n'êtes donc pas partis en Normandie ? Mais pourtant...

Elle s'interrompt, vérifie les touches de l'interphone, constate qu'elle s'est effectivement trompée et qu'elle a sonné à celui des Fleury, juste à côté du sien. Mais pourtant... nous savons qu'ils ne sont pas chez eux, nous avons retourné leur appartement il y a moins d'une heure.

— Si bien sûr, je suis chez moi à Fécamp puisque je vous parle ! De quoi s'agit-il, c'est une blague ? Qui est-ce ? Je connais votre voix, non ? Allo, allo ?

11 heures 52

Prise d'une inspiration subite, je me jette sur la seconde rangée d'interphones et cherche le nom de Bertrand Roussel. La main tremblante, j'appuie, et attends en apnée que quelqu'un me réponde. Une voix d'homme cette fois :

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, êtes-vous Bertrand Roussel ?

— Non, mais il est chez moi en ce moment, voulez-vous lui parler ? répond-il avec obligeance.

— Oui, s'il vous plait, c'est urgent ! m'entends-je supplier

Après quelques instants, une autre voix d'homme, plus grave, me salue, intrigué.

— Bonjour monsieur Roussel. Voilà, nous ne nous connaissons pas vraiment, je suis Solange Farges, la locataire du second, chez nous. J'ai une question importante : où vous trouvez-vous actuellement ?

— Je suis chez un ami, je dors chez lui de temps en temps après ma nuit de travail, je dîne avec lui pendant qu'il petit-déjeune, cela nous permet de nous voir en semaine. Pourquoi cette question indiscreète ?

— Ecoutez, ce serait trop long à expliquer en quelques mots, mais nous nous trouvons bloqués dans l'immeuble, sans aucun moyen de communication sauf apparemment ces interphones qui savent où trouver leur interlocuteur habituel. Tous ceci est très confus, je le reconnais. Nous sommes comme coupés du monde, littéralement. C'est-à-dire que l'univers n'est plus là autour de nous, et...

— Que voulez-vous dire, l'univers n'est plus là, qu'est-ce que ça signifie ? Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Pourquoi m'appellez-vous pour me raconter ces sornettes ?

— S'il vous plait, Monsieur Roussel, croyez-moi, ce n'est pas un jeu et nous avons besoin d'aide. Madame Chevillet est ici avec moi et elle pourra vous le confirmer. Est-ce que là où vous êtes, tout est normal ?

— Parfaitement normal, sauf que ma voisine que je connais à peine, me harcèle chez mon meilleur ami pour... Attendez !!! Vous avez dit quoi ? Que « l'univers a disparu autour de vous » ? C'est dingue, ça... Arnaud ! Viens vite ! C'est ma voisine ! Tu te souviens de ce que nous avons vu tout à l'heure aux infos ? C'est dingue, je n'y crois pas... C'est arrivé chez moi ! tout mon immeuble, tu te rends compte ?

— Bertrand ? Que se passe-t-il ? demande alors Domitille, complètement perdue.

Comme moi, elle s'est mise à fixer l'interphone avec un air incrédule. Il est apparemment arrivé quelque chose, et c'est notre tour de ne rien comprendre à ce que nous dit monsieur Roussel. Son ami revient et nous explique, que les journaux télé ont annoncé un accident important au Centre de Recherche sur l'Accélération des Particules, survenu ce matin vers sept heures et demie. Depuis, un certain nombre de sites, plus ou moins étendus, ont glissé dans ce qu'ils ont appelé une « zone d'instabilité », présentant un grand risque de « translation dimensionnelle ». En d'autres termes, nous nous trouvons actuellement dans une dimension parallèle, une autre réalité, un recoin du multivers dont personne n'a aucune idée. Cependant, depuis le début de la crise, certains sites ont pu revenir dans la normalité... ceux qui ont trouvé un moyen de rejoindre notre dimension par une faille particulière...

12 heures

Contactés par interphone, les 8 habitants sont réunis dans le hall, en cercle. Les nouvelles sont encourageantes, on se congratule, on espère, en se questionne. Et soudain, un long sifflement suraigu, suivi d'un BANG monumental...